

LE DISCOURS DE L'ALCOOLIQUE (\*)

Charles MELMAN

(7) L'Alcoolisme se distingue, comme les autres affections mentales d'ailleurs, non par des modalités de comportement, mais par un type de discours.

Vouloir, à son propos, s'en tenir aux modalités d'un comportement équivaut à fixer le niveau d'une évaluation quantitative, nécessairement imprécis et mêlant dans sa rubrique des déterminations très différentes ; quant à l'effet d'assuétude, il est difficile de le faire valoir comme caractéristique, s'il peut être secondaire et propre seulement au groupe général des toxicomanies.

L'alcoolique spécifique, lui (et non le buveur professionnel, accidentel, névrotique, mondain, etc), est reconnaissable, à défaut d'anamnèse, de plaintes de l'entourage, ou de stigmates, par son discours. De celui-ci, nous dirons d'entrée qu'il s'isole par l'unicité affichée de l'objet que supporte son adresse, passionnelle par ailleurs, comme on sait ; cette unicité est affichée mais interprétée comme clivée entre une représentation féminine vouée à la vindicte et une représentation masculine appelée à une fraternité ambiguë.

Une dichotomie du même type, ombre et lumière, divise l'espace en un "dedans" familial, champ d'un drame stéréotypé, et un "dehors" public, haut lieu des réjouissances collectives.

Signalons encore d'emblée combien ce type de répartition duelle limite les rôles possibles et, en particulier, ne tolère pas les interventions qui se devraient tierces, telles celle du médecin.

(8) Comme celui, passionnel, du paranoïaque ou de l'érotomane, le discours de l'alcoolique s'infléchit d'une soumission particulière au lieu de son exclusive adresse : ici, la femme, en tant que dispensatrice d'une jouissance dont la totalisation lui serait, à lui, toujours refusée ou dissimulée.

Que cette jouissance marque la prévalence d'une fixation orale nous rappelle la détermination du désir par un ordre dont la matérialité, d'être celle du signifiant, découpe la région labiale d'un tranchant dont il n'est pas nécessaire qu'il soit archaïquement primaire ou originel pour se trouver condamné à être, la vie durant, constamment ré-aiguisé. Mais la fixation en ce lieu prête aussi à la représentation imaginaire de la jouissance par un flux, liquide ou verbal, soit hors discontinuité et hors limite ; ou, plus exactement, que le signifiant soit précisément cause d'une discontinuité aux effets fondateurs, nourrit l'image d'un contenu fluide comme jouissance réparatrice. Aussi, de ne pas connaître ici d'autre limite que celle, naturelle, physiologique, du corps, la jouissance se heurte-t-elle à lui comme à l'obstacle dur, immobile, épais, qu'elle aurait à vaincre ; corps, opacité naïve et anesthésiée, dont les violences s'avèrent impuissantes à extraire le suc ultime : accroché à un souffle de vie, il résiste. Les voies de fait dont l'alcoolique se rend l'auteur visent aussi, certes, les proches de l'entourage familial, mais aussi, et au premier chef, son propre corps à liquider. Et les stigmates qu'il arbore ne sont pas indices d'une gravité qui donnerait un poids possible à une intervention thérapeutique, juste insignes à exhiber de trompe-la-mort.

---

(\*) Article extrait des "confrontations psychiatriques", cfr p. 6 de ce Bulletin

La divinité féminine est censée d'ailleurs y rester insensible, elle, dont son discours embarrassé ne peut se déprendre et qu'il ne cesse de célébrer par un véritable culte qu'identifient l'insistance et les stéréotypes d'un cérémonial dont le signe des éléments est seulement négativé : action de disgrâce, profession de méfiance, serment de haine.

Ici se découvre, à notre sens, la spécificité simple et fascinante de l'alcoolique : dénonciation haineuse de la jouissance dans cette limite qu'elle doit au maintien même de la vie ; malédiction du génital et de la part qu'il nous dérobe en postulant la préservation de la vie.

(9) L'alcoolisme nous intéresse de nous rappeler, entre autres, ce caractère accidentel, et nullement nécessaire, de la rencontre entre cet affect, l'amour et la jouissance.

Cet amour, pourtant, il apparaît que l'alcoolique le réserverait à son semblable homosexué : appel au double, témoin fraternel de débine, auquel sont offerts, avec l'emphase du geste, le plaisir de l'échange égalitaire, l'estime mutuelle, la fidélité éprouvée, une loyauté sans ombre. Image où chaque trait fait relief, et pourtant sans méplat, inverse de l'imgo féminine.

Si l'exigence de l'échange égalitaire peut conduire jusqu'à mettre l'ami fraternel dans le lit conjugal, cet extrême n'est pas indispensable pour que, par un retournement subit et qui peut se renouveler sur un mode épisodique, le même devienne rival.

L'émergence de cette tension agressive confirme, s'il le fallait, la nature spéculaire de l'imgo ainsi investie ; elle nous met sur la voie de ce qui fonde la jalousie de l'alcoolique.

Double nécessairement toujours présent qui s'interpose et lui dérobe sa propre jouissance, sans qu'il reconnaisse, dans les traits de l'imgo narcissique dont il s'énamoure et qu'il dénonce, ceux-là mêmes qui le caractérisent. Et le retournement contre lui d'une action rétorsive qu'il aura entreprise contre le rival inaugurerait la faîte et la réussite de la duplication paranoïaque méconnue.

L'humeur de l'alcoolique varie, on le sait, selon un cycle rapide qui va de l'expansion euphorique et mégalomane à la dépression suicidaire que nourrissent culpabilité et sentiment d'indignité. Cette courbe n'est pas nécessairement synchrone à celle de l'imbibition et du sevrage ; médicament du Surmoi, l'alcool peut, comme tout toxique semble-t-il, avoir des effets pharmacodynamiques inversés.

Une telle dichotomie de la thymie est homogène avec le manichéisme rudimentaire qui paraît organiser le monde pour l'alcoolique ; ainsi la retrouve-t-on divisant l'espace en un "dehors" fraternel et captivant, et un "dedans" familial répulsif.

(10) Si le "dehors" supporte l'expansion narcissique et la participation, jusqu'à la donation de sang, comme il n'est pas rare, au groupe homosexué, le "dedans" est le lieu où se noue le drame : malheur d'être père, et aussi de ne pas l'être, c'est-à-dire reconnu comme le voudrait le fantasme : total, absolu, hors castration, et comment cela serait-il possible de la part de ceux, femme et enfants, dont la débilité ou le sexe récusent par avance le témoignage.

La tolérance remarquable de la femme est connue ; elle sait qu'elle occupe, dans l'économie subjective de son mari, la place centrale et de toute-puissance, le fixant dans une position de quémandeur périel, même s'il est violent et bruyant.

L'avenir de l'enfant mâle paraît plus compromis ; souvent protégé par sa mère, il se trouverait nouer avec elle une relation symboliquement incestueuse, celle-ci lui réservant la part de faveur qu'elle refuserait à son mari, à s'en tenir à la dénonciation de rival heureux dont le père ici accable son produit. Il n'est pas rare non plus que, prenant au sérieux le renversement des rôles, ce soit l'enfant qui se fasse gardien d'une loi méprisée par l'ivrogne.

La sexualité paternelle prend ici le masque dramatique du traumatisme et du viol, et on sait que la vengeance parricide (généralement acquittée en Cour d'Assises) n'est pas exceptionnelle.

Notons sans humour que le devenir professionnel de tels enfants s'oriente souvent vers des états qui ont pour charge effective de garder la loi, à partir d'un investissement de l'autorité qui est seulement l'identique négatif de la violence génératrice, point qui nous semble être versé au dossier de la transmission de la névrose.

(11) Le type pur d'alcoolisme que nous tentons de décrire (ne serait-ce qu'à nous fier à son allure clinique, pronostique, thérapeutique), en le distinguant du groupe disparate des toxicomanes, se produit essentiellement, on le sait, chez les représentants d'une catégorie sociale dite laborieuse. On ne peut approuver l'évitement qui écarterait l'examen d'un tel recouvrement, surtout s'il comporte celui d'une distribution sociale de la jouissance ; ceci nous interrogeant déjà de savoir si la forme morbide que nous étudions est née avec la société industrielle et le système capitaliste d'exploitation.

Quoi qu'il en soit, si, comme l'enseigne Jacques LACAN, c'est de l'Autre que le sujet reçoit son propre message, sous une forme inversée, l'Autre auquel le prolétaire est soumis peut, pour l'imaginaire, prendre la figure obscène du jouisseur absolu, au pouvoir hors limites, lui déroband jusqu'à la jouissance de son propre corps pour en faire épuisement et fatigue, n'y reconnaissant d'autre borne que son intérêt à la conservation de la main d'oeuvre et le condamnant à la satisfaction médiocre du besoin.

Si l'alcoolique se plaint de n'être pas reconnu comme père, comment le pourrait-il en effet alors que la privation de la reconnaissance sociale et d'un pouvoir de décision lui dérobe sa place de gardien responsable des lois de la Cité ; étranger dans son pays même, ce Dieu qui le traite en barbare, peut être interprété par lui comme marqué à son égard d'une hétérogénéité à laquelle donne support la différence des sexes : féminin, il est tout-puissant et receleur exclusif d'une puissance réservée à d'autres parmi ses enfants ; masculin, il est fraternel et généreux mais démuné.

Aussi bien, et contrairement à l'apparence, ce qui semble faire défaut à l'alcoolique et dont il a soif, c'est la possibilité même de la jouissance, et d'abord celle, narcissique et fondamentale, d'être reconnu et respecté comme sujet.

Devrions-nous, à son propos, évoquer une sociogénèse de la maladie mentale ? Remarquer, en tout cas, que la position de classe ici en cause ne laisse d'autre alternative : ou bien l'issue individuelle d'une réclamation forcenée d'un accès à la jouissance, ou bien la lutte politique collective où se formule la revendication du pouvoir. Argument en notre faveur : ces deux issues sont généralement exclusives l'une de l'autre.

(12) Nos remarques vont dans le sens des essais thérapeutiques qui visent une réinsertion au travail, comme si l'effet curateur passait d'abord par une reconnaissance de l'appartenance à la catégorie sociale, avec, pour un sujet, les conclusions à en tirer. Elles se trouvent opposées au principe des essais de conditionnement, d'inspiration pavlovienne (cure de dégoût, espéral, contrôle régulier de l'abstinence, etc), où l'évocation du chien salivant au coup de sonnette devrait suffire pour rappeler que son introjection est précisément ce dont l'alcoolique souffre et qu'il refuse. Il est naturel que de telles cures n'aient d'effet que provisoire, et, bien souvent, accélérateur de la dipsomanie.

La passion qui anime le buveur pour son objet, d'être duelle, exclut la référence à un tiers susceptible d'introduire ordre et dialectique (entendons, pour le moins, introduction dans un discours dont le mouvement s'oppose à la stase paranoïaque). Une telle disposition est réfractaire, par structure, à l'intervention tierce. Reconnaître pourtant cette disposition comme

avatar d'une relation originaire au discours, dégage cette rare issue d'en tenter, avec l'alcoolique, la retrouvaille.

A cette remarque naturellement féminine, et dont la pertinence prête à réflexion, que nous n'envisagerions ici qu'un alcoolisme masculin, nous tenterons de répondre ainsi : il semble que, pour la femme, une saturation de la relation orale soit permise à partir de son nécessaire et fonctionnel activisme nourricier, et la tension qui entretient cet activisme lui laisse peu de doute quant à l'interprétation de l'échec qui le fonde ; autrement dit, ce n'est sûrement pas du même côté que l'alcoolique mâle qu'elle atteindrait le salut. Elle est la mieux placée pour le savoir.

En outre, pour son imaginaire, la représentation du fluide est beaucoup plus apte à figurer le défaut que son goût pour l'objet compact et dense, immobile, chercherait précisément à corriger.

Mais être ainsi rapidement introduit dans l'oralité de l'hystérique, nous renforce dans cette opinion que l'alcoolisme féminin serait surtout "sympathie" avec celui de l'homme, tel, comme notre critique le suggère, celui de Gervaise prenant le relais de celui de Coupeau mort.